

**REACTIONS ET BRIGANDAGE  
DANS LE MEZZOGIORNO  
PENINSULAIRE  
(1860-1869)**

**par Jean-Pierre VIALLET**

**Une "désespérée, atroce et vaine épopée"  
(Carlo Levi)**

Très souvent, on a fait de l'Italie la terre par excellence du brigandage, en bref "le pays des brigands". S'agissant de l'époque moderne, des jugements aussi péremptores sont irrecevables : faut-il rappeler que Braudel a souligné l'ubiquité du brigandage dans la bassin méditerranéen au XVIe siècle ?

De tels jugements deviennent plus acceptables pour le XIXe siècle (1). Si la Calabre acquit une réputation sans pareille, très rares furent les régions italiennes qui ne connurent pas, au moins à l'état endémique, un brigandage important: le cas des provinces napolitaines, presque exceptionnel par son intensité, ne doit pas faire oublier le brigandage de la Sicile ou de certaines régions des Etats Pontificaux ; la Romagne, mais aussi le Latium.

La partie méridionale de la botte, autrement dit l'ensemble des provinces qui constituaient la partie péninsulaire ou continentale du Royaume des deux Siciles, fut néanmoins le théâtre du brigandage le plus important. Par quatre fois (en 1799, 1808, 1848, et, enfin, à partir de 1860) d'"endémique", le brigandage devint "épidémique", pour reprendre le vocabulaire d'Hobsbawm dans son étude sur les formes primitives de révolte sociale. Les causes structurelles du brigandage ne pouvaient être qu'économiques et sociales" S'y ajouta lors des quatre circonstances citées une cause politique, à savoir la volonté des Bourbons d'utiliser le brigandage comme une arme contre-révolutionnaire : pour briser les tentatives ou, même, plus modestement, les vellétés révolutionnaires de la bourgeoisie libérale, les souverains napolitains n'hésitèrent pas à s'appuyer sur les brigands. C'est dire que le brigandage eut ici une coloration légitimiste et contre-révolutionnaire d'autant plus marquée qu'elle s'accompagna de spectaculaires manifestations de religiosité "san-fédiste". Un rappel suffira : en 1799, Fra Diavolo et ses amis aidèrent activement le cardinal Ruffo dans son action brutalement répressive.

Pourquoi m'être intéressé plus particulièrement au brigandage des années 60, dont l'histoire scande dramatiquement la naissance puis les premiers cas du royaume d'Italie ? D'abord parce qu'il s'agit d'un événement en soi considérable. Au moment où la lutte fut la plus terrible, c'est-à-dire dans les années 1862-1864, quelque 80.000 brigands auraient affronté les 120.000 hommes de la Vie armée, chargée de réprimer le brigandage (2). Peu importe que ces chiffres, le plus souvent cités, soient approximatifs et même que le premier soit sans doute grossièrement exagéré. Ils suggèrent bien l'exceptionnelle gravité de ce qui lut beaucoup plus une guerre sociale qu'une "guerre civile". Je suis tenté de récuser cette dernière expression (3) car les antagonistes avaient peine à admettre qu'ils appartenaient à un même Etat, à une même nation : les soldats septentrionaux tenaient le plus souvent les brigands - quand ce n'est pas l'ensemble de la population du Mezzogiorno- pour des êtres inférieurs, sinon pour des barbares.

Dramatique le brigandage le fut aussi par les souvenirs qu'il laissa. J'invoquerai ici un témoignage littéraire, d'ailleurs connu de tous, Le Christ s'est arrêté à Eboli de Carlo Levi, tout en remarquant qu'il serait imprudent d'oublier que l'antifasciste piémontais a décrit la paysannerie de la Lucanie (la Basilicate actuelle) des années 35-36 et non celle de tout le Mezzogiorno.

Levi consacre quelques très belles pages au brigandage dans la partie centrale de son ouvrage. Il part de deux constatations qui l'ont passablement surpris. Les paysans de Lucanie, observe-t-il d'abord, eux qui s'intéressent si peu à la guerre d'Ethiopie et qui n'aiment pas évoquer la Grande Guerre, continuent à vibrer à l'évocation du grand brigandage des années 60 du siècle précédent. Par exemple, il écrit des paysans de Gagliano : "La guerre des

brigands a pratiquement pris fin en 1865 ; 70 ans s'étaient donc écoulés et seuls quelques vieillards décrépits pouvaient l'avoir vécu comme protagonistes ou comme témoins et se rappeler personnellement ses vicissitudes. Mais tous, vieux et jeunes "hommes ou femmes" en parlaient comme si c'était hier avec une passion toujours vivace. Quand je m'entretenais avec les paysans, je pouvais être sûr que, quel que fût le sujet de la conversation, celle-ci n'aurait pas tardé à glisser d'une façon ou d'une autre sur les brigands". Et d'ajouter que cette guerre des brigands des années 60 avait pour ses interlocuteurs valeur de "légende", de "récit épique", de "mythe" ; c'est leur "désespérée, atroce et vaine épopée". En effet, et c'est la seconde constatation de Levi" les paysans de l'époque fasciste épousaient dans leur quasi totalité la cause des brigands, c'est-à-dire des vaincus. Quant aux galantuomini ou civili (ces mots désignent, on le sait, les possédants, autrement dit les gros et moyens propriétaires fonciers) ils approuvaient au contraire l'oeuvre répressive de leurs prédécesseurs.

A partir de ces deux constatations, Levi essaie de dégager la signification globale du brigandage dans l'histoire du Mezzogiorno. Si elles pèchent par excès d'abstraction ces pages n'en demeurent pas moins aujourd'hui encore très suggestives. Je ne peux ici qu'en relever l'idée centrale : le brigandage serait la défense désespérée et sauvage de la "civilisation paysanne" -dont le propre serait d'être "sans Etat et sans armée"- "contre l'Etat, tous les Etats" (4). Comment les masses paysannes du Mezzogiorno" habituées par leur sujétion envers les maîtres du sol a voir l'histoire se dérouler "en dehors d'eux et contre eux" n'auraient-elles pas trouvé parfois un exutoire à leur misère et à leur désespoir dans le brigandage? Comment n'auraient-elles pas confondu leur cause avec celle des brigands ?

Il serait injuste de relever le caractère très vague de nombreuses observations de Levi ou encore l'audace excessive de certains rapprochements (5). Son mérite incontestable a été de rappeler aux historiens que le brigandage avait une évidente dimension sociale et qu'il ne ressortissait pas seulement à l'histoire politique et militaire. Car les premiers historiens du brigandage oublièrent vite cette dimension sociale qui -j'y reviendrai- n'avait pas échappé aux observateurs contemporains les plus lucides. Les historiens de l'époque libérale qui s'intéressèrent au brigandage furent souvent influencés par un des plus surprenants avatars de la culture positiviste italienne : l'anthropologie criminelle qui amena trop de savants à admettre comme une vérité scientifique que les brigands n'étaient que des délinquants-nés. Dois-je ajouter que sous le fascisme il eut été de mauvais goût de s'intéresser de près aux aspects sociaux du brigandage ?

Finalement, pour que l'historiographie se renouvelle sensiblement il fallut attendre l'année 1964, qui vit la publication de l'ouvrage de Franco Molfese : *Storia del brigantaggio dopo Unità* (6). Il s'agit à première vue d'un livre sans ambition particulière : l'auteur adopte une démarche strictement chronologique ; il n'aime pas de toute évidence les grandes interprétations générales et ne se réclame d'aucun parrainage illustre (7), ce qui est rare chez un historien italien. Qui se contenterait de le feuilleter rapidement pourrait même croire que ce livre n'est qu'une enième histoire politique et militaire du brigandage" plus érudite que les précédentes et mise au goût du jour.

En fait, l'ouvrage était important et novateur. D'abord par l'ampleur de l'information. Au sujet de la documentation imprimée j'ai par exemple noté que Molfese citait des ouvrages français qui sont pratiquement introuvables ailleurs qu'à la Bibliothèque Nationale. En outre, il a consulté de nombreuses archives militaires, judiciaires et parlementaires. Ses fonctions de vice-bibliothécaire à la Chambre des députés lui ont permis de retrouver et d'utiliser les archives de la commission parlementaire d'enquête constituée en 1962 ; présidée par Massari

elle rédigea en 1863 un intéressant rapport qui est pourtant loin de rendre compte de la richesse de la documentation accumulée par la commission durant ses investigations.

Le livre de Molfese a été réédité pour la 6e fois à la fin de 1979. C'est dire qu'il fait désormais figure de "classique" j à mon avis, il continue à dominer une production de plus en plus abondante car l'histoire du brigandage rencontre désormais un certain écho auprès du grand public (8). Or -du moins si mon information est exacte- il est passé à peu près inaperçu en France. L'auteur d'un article récent, consacré, si l'on en croit son titre, au brigandage italien, ne le cite même pas (9). A ces deux premières raisons que j'avais de consacrer ma communication, au moins pour l'essentiel, au livre de Molfese s'en est ajoutée une troisième : ma qualité de non-spécialité. Je me réserve toutefois la possibilité d'indiquer au terme de cette communication quelques directions de recherche qui me semblent appeler une exploration ou un approfondissement.

Mon intention n'est pas de donner un compte rendu exhaustif de cet ouvrage et je respecterai beaucoup moins la chronologie que ne le fait Molfese. Je ne dirai rien de l'organisation interne des bandes de brigands, à propos de laquelle notre auteur demeure d'ailleurs très discret. La géographie du brigandage ne sera évoquée que par le biais d'un tableau statistique : c'est que, tout en réunissant une information intéressante, Molfese ne s'y est pas spécifiquement intéressé. Je passerai vite sur la législation répressive adoptée par le Parlement et sur l'action terriblement brutale de l'armée : ce sont pourtant deux aspects de son sujet sur lesquels Molfese a particulièrement insisté. Finalement, j'ai choisi de mettre l'accent sur deux problèmes : dans un premier temps, j'étudierai les causes du brigandage et ses caractères généraux en résumant la partie la plus traditionnelle de l'ouvrage. Dans une seconde partie, j'ai choisi au contraire de mettre en évidence les données les plus novatrices, trop souvent reléguées par Molfese dans les appendices de son livre. Je pense qu'elles permettent d'esquisser une typologie des bandes de brigands.

## **I. CAUSES ET CARACTERES GENERAUX DU BRIGANDAGE POST-UNITAIRE**

Elles sont fort complexes, à l'image du brigandage lui-même qui a passablement évolué. On peut toutefois retenir cette idée générale : les causes politiques du brigandage allèrent toujours plus en s'estompant alors qu'elles avaient semblé essentielles à la naissance du mouvement ? au contraire, les causes économiques et sociales devinrent toujours plus évidentes.

Mais, pour mieux comprendre l'enchaînement des unes et des autres, il convient de présenter succinctement les grandes étapes du brigandage, quitte à citer en peu de temps beaucoup de dates et de noms. En effet, l'histoire du brigandage méridional s'inscrit alors dans un cadre politique totalement nouveau.

### **I) Les grandes étapes du brigandage**

Le prologue de cette histoire dramatique se joua dans l'été 60 qui, on le sait, vit en Sicile la rapide victoire de l'armée garibaldienne et l'effondrement dans l'île du régime bourbonien" François II dut précipitamment se réfugier à Naples d'abord puis, dès septembre" à Gaëte où les restes de son armée ne tardèrent pas à être assiégés par l'armée piémontaise. Dans l'histoire de la constitution du royaume d'Italie, octobre 1860 devait marquer une étape essentielle. Garibaldi, alors qu'il était en train de réaliser la conquête de la partie péninsulaire du royaume des deux Siciles, fut proprement "mis sur la touche" par les émissaires de Cavour,

la dictature qu'il avait installée disparut au profit d'une lieutenance générale qui, en un an (automne 1860- automne 1861) ne connut pas moins de quatre titulaires : Farini, le prince de Carignan, Ponza di San Martino et, pour finir, le général Cialdini. Tous quatre, naturellement avec leur sensibilité et leurs méthodes propres (10), furent les représentants du libéralisme modéré de Cavour et de ses épigones. Citons immédiatement un acte très grave de Farini qui favorisa la rapide extension du brigandage : dès novembre-décembre 1860 il procéda à la dissolution de l'armée garibaldienne.

Dans l'histoire du brigandage lui-même, trois grandes étapes peuvent être distinguées :

- la première dura approximativement un an puisqu'elle correspond à la période de la lieutenance générale. Le brigandage se présente alors -surtout si l'on s'en tient à ses aspects les plus extérieurs- comme l'expression populaire de la résistance opposée par le légitimisme-bourbonien au nouvel état de choses. Certes François II a dû, en février 1861, abandonner Gaëte et se réfugier à Rome. Mais, de la Ville éternelle, il anime la résistance de ses nombreux partisans restés dans le royaume et prend appui sur le brigandage qu'il ne cesse d'encourager. Ce dernier s'étendit lentement de l'automne 60 au printemps 61, mais avec une plus grande célérité. Généralement les historiens admettent que la "réaction", c'est-à-dire la révolte paysanne qui eut lieu en avril 1861 dans le Melfese (en Basilicate) marqua la naissance du grand brigandage (sur ce passage des "réactions" au brigandage proprement dit voir infra : Esquisse d'une typologie). Lors de cet épisode du Melfese se révélèrent quelques chefs de bandes appelés à devenir célèbres dans les mois et les années qui allaient suivre : Carmine Donate!!!, dit Croco, Ninco-Nanco et Schiavone.

- les années 1862-63 et la plus grande partie de 1864 marquèrent l'apogée du brigandage. L'Italie méridionale fut alors secouée par une véritable explosion de banditisme social. Du côté "italien", la lutte fut conduite de façon inexpiable par le général La Marmora qui, à l'automne 61, succéda à Cialdini. Nommé à la fois préfet de Naples et commandant de la Vie armée, La Marmora n'eut pas des pouvoirs inférieurs à ceux de ses prédécesseurs. Dans l'été 62 la malheureuse tentative garibaldienne qui prit fin à Aspromonte lui permit de proclamer l'état de siège et d'instaurer pratiquement une dictature militaire. Dans l'été 63, la principale loi votée pour réprimer le brigandage, la loi Pica, fournit à posteriori une couverture juridique aux innombrables excès commis lors de la répression. Enfin, la période qui va de l'automne 64 à la fin de 69 vit le lent déclin du brigandage. Dès la fin de 1864 le grand brigandage avait été extirpé en Basilicate, dans la région de Benevent, dans la Capitanata. De 1865 à 1869, non sans mal, l'armée vint à bout du brigandage dans les Abruzzes (régions de l'Aquila et de Chieti), dans le Salernitano, la Terra di Lavoro, la Calabre. Cette troisième période est sans doute la moins intéressante.

## **2) Les causes politiques**

Elles furent donc les plus aisément perceptibles au début du mouvement. Il est incontestable que les incitations de François II, du comité bourbonien de Naples et des comités bourboniens locaux (tous clandestins, cela va sans dire) furent pour beaucoup dans l'essor impressionnant du grand brigandage. On en trouve une preuve a contrario dans le cas sicilien : si, en Sicile, les mouvements sporadiques de protestation paysanne n'engendrèrent pas dans les années 60 un brigandage important, c'est sans doute parce que le "parti" bourbonien y fut beaucoup moins actif que dans la partie péninsulaire de l'ancien Royaume. Le rôle du souverain déchu et du comité napolitain consista à attiser les sentiments anti-

unitaires de la paysannerie et contribua ainsi indirectement à l'essor du brigandage. Le rôle des comités locaux semble avoir été essentiel puisqu'ils assurèrent le recrutement et le financement des premières bandes.

François. II et ses fidèles ne furent pas les seuls à vouloir imprimer un caractère contre-révolutionnaire au brigandage naissant. Pour faire pièce à l'envahisseur piémontais le gouvernement pontifical avait lui-même songé, dans l'été 1860, à s'appuyer sur les paysans-brigands. Si la défaite de l'armée pontificale à Castel fidardo mit fin à de tels projets et réduisit la souveraineté temporelle au seul Latium, Pie IX et sa cour n'en pactisèrent pas moins avec le brigandage, au moins dans les années 1860-61-62 (11). Non seulement François II fut accueilli à Rome mais ses amis purent agir en toute impunité" allant jusqu'à recruter au grand jour les membres des futures bandes ; le passage de ces dernières dans les Abruzzes ou la Terra di lavoro était facilité par le relief accidenté mais aussi par la complicité de la gendarmerie pontificale et celle de l'armée française qui protégeait ce qui restait des anciens Etats pontificaux. Le général Goyon qui la commanda jusqu'au printemps 1862 ne permit jamais à l'armée italienne d'exercer dans le Latium le droit de suite qu'elle revendiqua constamment.

Le Saint-Siège aida encore indirectement le brigandage en appuyant vigoureusement les positions contre-révolutionnaires de l'épiscopat de l'ancien Royaume et de la partie du clergé régulier et du bas-clergé séculier restée fidèle aux Bourbons. Les éléments libéraux ou libéralisants du clergé méridional furent vite réduits au silence et la collusion fut évidente entre la cause du légitimisme bourbonien et du catholicisme ultra. Face à une telle situation, gouvernants, militaires et fonctionnaires italiens répliquèrent par une politique anticléricale apparemment rigoureuse : on ne compta pas les prélats et les ecclésiastiques arrêtés et déplacés. Mais cette action, en fait, fut moins hardie qu'il n'y paraît. Les gouvernants italiens ne s'en prirent pas avec résolution à la richesse économique du clergé: certes, une bonne part de ses biens lui fut confisquée mais leur vente s'opéra lentement et selon des modalités telles que les bénéficiaires de l'opération ne pouvaient être, le plus souvent, que les représentants d'une bourgeoisie foncière déjà bien nantie ; plus rarement les métayers, fermiers ou petits propriétaires jamais les journaliers agricoles ou braccianti.

Tout ce qui précède conduit à poser une question : pouvons-nous comparer les "réactions" (c'est-à-dire les mouvements de protestation populaires auxquels participèrent les premiers brigands) au combat des Vendéens ou à celui des carlistes espagnols ? Nombreux furent ceux qui firent une telle comparaison, poussée très loin par les écrivains légitimistes (12). Mais ces derniers ne furent pas les seuls à voir dans le brigandage post-unitaire "une sorte de chouannerie" (le mot est du général Durando, un temps ministre des Affaires étrangères du royaume d'Italie) ou, plus fréquemment encore, une Vendée (c'est alors que le qualificatif de "vendéen" devint d'un emploi assez fréquent dans le vocabulaire politique italien).

Au premier abord on peut être tenté d'approuver de telles comparaisons, d'autant que de nombreux aristocrates légitimistes accoururent à la fin de 1860 et en 1861 d'Espagne, de Belgique, d'Allemagne, de France, pour essayer d'organiser la guérilla des brigands Comment ne pas considérer comme particulièrement symbolique l'origine bretonne ou vendéenne des aristocrates légitimistes venus de France ?

En fait, la comparaison ne peut être poussée bien loin. Je serai tenté de dire -en simplifiant les observations de Molfese- que le légitimisme et le catholicisme ultra ne furent

que l'habillage idéologique d'un mouvement qui était essentiellement un épisode de banditisme social (13). Les brigands pouvaient bien accepter l'aide financière des agents bourbonniens désireux de les utiliser comme une masse de manoeuvre réactionnaire. De même, rien n'autorise à douter de la sincérité de l'attachement des brigands à la foi catholique et à la personne de Pie IX. Mais les brigands combattaient avant tout pour leurs propres revendications, qui étaient de caractère social. Très vite d'ailleurs les relations s'envenimèrent entre aristocrates légitimistes et paysans-brigands. Les premiers, en accourant en Italie méridionale, songeaient à des opérations militaires de grand style ; ils durent vite déchanter et se contenter de prendre la tête d'une guérilla par bandes. En soi, ils ne récusèrent pas ce nouveau type de lutte et il est significatif qu'ils ne répugnèrent nullement, dans leurs mémoires, à utiliser le terme de guérilla. Mais ils souhaitaient qu'elle fût organisée et que l'action des bandes fût coordonnée. C'était compter sans l'individualisme des brigands et de leurs chefs. En outre ces hommes étaient souvent des idéalistes généreux qui répugnèrent à salir leur nom et leur cause en acceptant certaines formes de violence qui leur paraissaient inutilement cruelles. Deux épisodes dramatiques soulignent bien l'impuissance des aristocrates légitimistes à contrôler durablement les brigands. Ils concernent deux espagnols, Borjès et Tristany. Le premier, nommé général par François II, fut amené à collaborer en 1861 avec Crocco, déjà cité. Borjès nous a laissé un journal qui prouve l'extrême méfiance qui caractérisa les rapports entre les deux hommes et l'impossibilité où ils se trouvèrent d'agir ensemble. A la fin de 1861, ils décidèrent de se séparer. Borjès, traqué par les troupes italiennes, fut pris et fusillé alors qu'il se préparait à franchir la frontière des Etats pontificaux. Crocco, lui, ne fut contraint qu'en 1864 à la fuite vers Rome. Et il sauva sa vie. Pris quelques années plus tard, il fut condamné à la prison à vie. Autre épisode, d'ailleurs mal éclairci : au printemps 1862, Tristany, exaspéré de ne pouvoir se faire obéir d'un autre chef de bande célèbre, Chivone, le fit fusiller...

Au total, la guérilla perdit son caractère légitimiste au plus tard à la fin de 1862, et ce même dans les régions les plus favorables, c'est-à-dire à la frontière du Latium d'une part des Abruzzes et de la Terra di Lavoro de l'autre.

Il paraît difficile de ne pas ratifier le jugement d'ensemble formulé par Molfese qui voit dans le brigandage un "soulèvement anarchique, féroce, aveugle et fondamentalement désespéré des couches inférieures les plus pauvres de la société méridionale".

Que voulaient les cafoni, c'est-à-dire la masse des paysans pauvres ? Parmi leurs revendications traditionnelles figurait l'abaissement du prix du pain et du sel. Or les troubles politiques et militaires de 1860 provoquèrent au contraire leur renchérissement que les gouvernants libéraux, fidèles à leurs conceptions libéristes, ne purent combattre efficacement. Cet exemple prouve surtout que, dès le début, le brigandage fut favorisé par la misère paysanne.

Les cafoni étaient animés par un désir lancinant : celui de voir cesser les usurpations des galantuoreilni ils voulaient notamment que les communaux soient repris aux usurpateurs. Mais que faire des communaux restitués ? Les uns souhaitaient qu'ils demeurent tels, ce qui impliquait seulement la reprise des droits coutumiers ; d'autres voulaient qu'ils soient lotis. L'ensemble de ces aspirations demeurait assez confus et sans doute serait-il exagéré d'évoquer une véritable conscience de classe, même si les traditionnelles aspirations et rancœurs des cafoni avaient été confortées et même renforcées, dans l'été et l'automne 1860, par les promesses imprudentes de Garibaldi et des fractions les plus avancées de la bourgeoisie libérale méridionale.

Les premières manifestations du mécontentement paysan dans le second semestre de 1860 (rapt de possédants, vols de bétail, actes de vandalisme agricole...) furent réprimées de la manière la plus expéditive, que ce soit par les garibaldiens ou par les membres de la garde nationale. La rancœur des masses paysannes s'en trouva augmentée et, au printemps 1861, la "réaction" du Meifese ressembla à une jacquerie.

L'analyse qui précède est très sommaire et ne rend pas compte du caractère nuancé des conclusions de Molfese. Faire du brigandage une "guerre sociale" n'autorise certes pas à considérer que la paysannerie d'un côté et les *giantuomini* de l'autre constituaient deux blocs homogènes. Clivages politiques et sociaux sont loin de toujours correspondre.

Je m'arrêterai d'abord sur les classes possédantes dont seules nous intéressent les positions à l'égard du brigandage. On peut être tenté de procéder à une double -, assimilation : l'aristocratie et la grande bourgeoisie auraient été bourbonniennes, et, donc, favorables au brigandage ; la petite et moyenne bourgeoisie foncière, au contraire, aurait fourni les cadres du "parti" libéral plus ou moins unitaire qui fut le parti de la répression. En fait la réalité fut beaucoup plus nuancée. Par exemple, une bonne part de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie se rallièrent sans trop de problèmes au nouveau régime. Et, à ce titre, comment ne pas être frappé par l'absence à la tête des bandes de brigands des aristocrates bourbonniens aux côtés des nobles espagnols, belges, français dont il a été question plus haut ? Inversement, il faut rappeler qu'une fraction de la petite et de la moyenne bourgeoisie avait adopté sincèrement la cause des Bourbons, leur demeura fidèle au point de constituer l'ossature des comités bourbonniens locaux.

Molfese a sans doute raison d'insister comme il le fait sur le manque d'unité de la bourgeoisie libérale car le brigandage profita amplement des divisions entre sa fraction dominante, la grande bourgeoisie modérée, et sa fraction "démocratique" ou "progressiste", généralement beaucoup moins riche. Dès le début la bourgeoisie modérée écarta résolument toutes les propositions et les mises en garde de la petite bourgeoisie démocratique qui aurait souhaité un renforcement de la classe de petits paysans propriétaires, par le partage rapide des terres confisquées à l'Eglise et des terres domaniales (18). Les opérations de récupération et de lotissement des communaux usurpés furent pratiquement nulles en 1861 et 1862, et très faibles dans les années suivantes. A lire Molfese on a souvent l'impression que, par souci de défendre ses intérêts de classe, la bourgeoisie modérée agit de manière bien imprudente, notamment dans le domaine militaire. C'est pour apaiser ses craintes que Farini "liquida" si rapidement l'armée garibaldienne à la fin de 1860 en poussant à la démission les fit des officiers et la presque totalité des sous-officiers et simples soldats. C'était se priver, à un moment où les masses paysannes commençaient à s'agiter, d'un instrument militaire doublement précieux : par son importance numérique (l'armée garibaldienne compta un moment quelque 60.000 hommes) et par sa relative connaissance du Mezzogiorno puisque les 3/5 environ des volontaires garibaldiens en étaient originaires. La décision de Farini provoqua un "vide" militaire dont les brigands surent tirer profit.

Poussés par leur extrême méfiance envers les garibaldiens, les gouvernants modérés allèrent jusqu'à témoigner d'une attitude très conciliante envers les anciens fonctionnaires et militaires du régime déchu. Us offrirent une retraite honorable, aux anciens officiers de l'armée bourbonnienne alors que les sous-officiers et les soldats furent traités sans ménagements. On constatera donc sans trop de surprise que les premiers ne jouèrent qu'un

rôle très secondaire dans l'encadrement des premières bandes, les seconds un rôle important, parfois essentiel"

Accumulant les erreurs dans le domaine militaire, les modérés voulurent imposer presque immédiatement aux populations du Mezzogiorno la conscription si redoutée. Les bandes de brigands se trouvèrent ainsi grossies de nouveaux éléments. L'armée régulière, composée donc surtout de soldats originaires des régions septentrionales de l'Italie, fut au début très isolée et presque impuissante. Pour réprimer le brigandage, elle ne put guère compter au début sur la garde nationale qui, dans le cadre communal regroupa tous les amis de la paix sociale sous la direction de la bourgeoisie foncière. S'il est vrai que les braccianti en furent soigneusement exclus, il est difficile de ne voir en elle qu'une milice de classe puisque les petits paysans propriétaires et les artisans en furent souvent membres. Mais les fantassins d'occasion qu'étaient les gardes nationaux ne pouvaient pas grand chose contre les brigands-cavaliers ; leur rôle militaire fut d'autant plus réduit que leur domaine d'action était limité au territoire communal. La situation commença pourtant à s'améliorer à la fin de 1861 quand le gouvernement, instruit par l'expérience, créa une garde mobile et n'hésita pas à accepter l'enrôlement en son sein de nombreux anciens garibaldiens.

Au début, la bourgeoisie libérale se refusa à reconnaître que le brigandage exprimait d'abord une protestation sociale. Elle crut d'ailleurs au caractère éphémère du mouvement. Mais, devant sa persistance, elle fut obligée de réviser sa manière de voir. Ainsi Massari, en 1863, au nom de la commission parlementaire d'enquête, reconnut-il que la misère des cafoni était bien une des causes essentielles du brigandage. Interrogés par la commission, un général et un possédant le présentèrent comme "une vendetta sociale" et comme "un vrai principe de rébellion sociale contre l'actuel système de propriété". A ces jugements, empruntés au livre de Molfese, j'ajouterai celui d'un observateur étranger particulièrement compétent, Marc Monnier. Dans un ouvrage assez connu, publié à la fin de 1862 (14), il présenta encore le plus souvent les brigands comme de vulgaires délinquants. A l'en croire, les premières bandes furent composées "de galériens évadés, faux patriotes déçus, malfaiteurs esquivant la potence, malandrins de vieille date, mendiants, vagabonds, çà et là quelque montagnard famélique" (15). Ce "çà et là" atteste la répugnance instinctive de Monnier à voir la réalité en face. Pourtant quelques notations, dans ce même ouvrage, prouvent que Monnier s'interrogeait. Parlant de la Calabre, à l'automne 1861, il écrivait : "Là surtout, la guerre civile était un prétexte à la guerre sociale. C'était un soulèvement des pauvres contre les riches". Et de remarquer avec honnêteté qu'aux yeux des cafoni Victor-Emmanuel n'était que "le roi des classes bien vêtues", alors que François II faisait figure de "roi des prolétaires et des indigents" (16). Deux ans plus tard, Monnier dut constater que le brigandage, contrairement à ses espoirs, s'était encore développé. Il lui consacra un article peu connu, mais important (17), pour expliquer "les causes de sa faiblesse comme arme politique (et) de sa funeste persistance comme danger social". C'est que, admettait-il désormais pleinement, le brigandage est d'abord une "guerre sociale" provoquée moins "par les excitations venues de Rome" que par "l'état affligeant des campagnes, l'ignorance, la misère, la haine contre la bourgeoisie (...), les folles espérances fondées sur la révolution".

Aujourd'hui, l'historien préférera le terme de guerilla à celui de guerre car le brigandage n'eut jamais d'objectifs d'ensemble, militaires ou politique. Surtout, il aimerait mieux cerner la nature des combattants, car il sait qu'il commettrait une erreur de taille en prêtant à la paysannerie du Mezzogiorno une homogénéité inexistante, tant sur le plan social que géographique. Il convient au moins de rappeler l'existence en son sein de quelques grandes catégories et, pour commencer, celle des braccianti. Les contemporains eux-mêmes

perçurent assez bien que ces derniers fournirent au brigandage ses éléments les plus nombreux et les plus actifs. Ainsi Massari trouvait-il tout à fait logique que la Basilicata et la Capitanata, terres d'élection du bracciantage, le soient aussi du brigandage. Mais alors que dire des Pouilles, de la Calabre, de la Terra di Lavoro, des Abruzzes où sévissait le brigandage alors que les braccianti y étaient beaucoup moins nombreux que les fermiers, métayers et petits propriétaires ? Il faut admettre que ces catégories moins misérables et moins instables de la paysannerie" sans fournir -sauf au tout début- d'importants contingents au brigandage, l'aidèrent beaucoup en favorisant le ravitaillement des brigands, en les informant des déplacements de l'armée et en se refusant à collaborer avec cette dernière. La prudence oblige à ajouter que la situation des fermiers et des métayers variait passablement de région à région, selon la dureté plus ou moins grande des pactes agraires et sans doute faudrait-il distinguer plusieurs degrés dans la complicité du monde paysan.

## **II. ESQUISSE D'UNE TYPOLOGIE DES BANDES**

Une sociologie du brigandage est-elle possible dans l'état présent de la documentation ? Rendant compte de l'ouvrage de Molfese et reprenant la définition du groupe social retenue par Gurvitch, un sociologue italien a paru croire en cette possibilité. Pour ma part, j'avoue un certain scepticisme. En tout cas, je ne vois pas en quoi notre connaissance du brigandage aura progressé du fait que l'on aura défini la bande de brigands comme "un groupe social multifonctionnel, à structure coercitive inconditionnée. En ce qui concerne sa constitution, c'est un groupe volontaire à structure moyennement ouverte (...) ; c'est un groupe durable, mais non permanent" (18).

Plus modestement il est possible d'esquisser une typologie du brigandage dans la mesure où le livre de Molfese permet de répondre avec une précision relativement satisfaisante aux trois questions suivantes. Qui sont les brigands? Quels sont les types de bandes ? Quelles sont les actions qu'elles entreprennent? (19). En répondant à ces questions, nous constaterons chaque fois certaines modifications intervenant à la fin de 1861, comme si au brigandage "politique" des années 60-61 avait succédé un brigandage "social" ; en employant de telles expressions, dont Molfese n'use pas, j'ai bien conscience de leur caractère très simplificateur.

Qui jetaient les brigands ? Les premières bandes furent les plus composites, encore que l'on tienne assuré que la grande majorité étaient des paysans. Dans les années '60-61, aux côtés des cafoni, se mirent en évidence les représentants de quelques catégories "sociales", tels les anciens soldats et sous-officiers de l'armée bourbonnienne, soit qu'ils aient déserté, soit qu'ils aient été congédiés par les vainqueurs, tels les réfractaires à la conscription, tels encore d'anciens prisonniers, évadés lors des événements chaotiques de 1860 (20). Devons-nous y ajouter les vagabonds et les mendiants ou faut-il admettre qu'ils n'étaient que des braccianti particulièrement malheureux ? Rappelons enfin quelques dizaines d'aristocrates étrangers, parfois follement généreux, parfois comploteurs mesquins (21).

Dans les années 1862-64 qui marquèrent l'apogée du mouvement, puis dans celles du déclin (1865-69), les bandes furent toujours plus paysannes (22). Malheureusement les statistiques judiciaires ne sont pas d'une précision suffisante car les travailleurs de la terre y sont tous regroupés sous le nom de contadini. Molfese ne cite qu'un document parfaitement explicite, qui concerne la qualité des 328 personnes détenues pour brigandage ou complicité de brigandage à la date du 6 avril 1863 dans le ressort de la cour d'appel de Catanzaro. On comptait parmi elles 8 civils ou propriétaires, 17 "divers", 24 artisans, 23 bergers (vachers ou chevriers), 55 petits paysans, fermiers ou métayers et pas moins de 201 braccianti ou bracciali. D'autres statistiques judiciaires, de caractère beaucoup plus général, montrent que la justice fut une justice de classe" au moins en un sens : le pourcentage des condamnés par rapport aux imputés fut toujours deux à trois fois supérieur chez les paysans que chez les possédants.

Quels étaient les types de bandes ? Molfese propose d'en distinguer trois: les petites (de 5 à 15 membres), les moyennes (regroupant quelques dizaines de membres), les grandes (avec un effectif se rapprochant souvent de la centaine et atteignant parfois trois ou quatre centaines). A la fin de son ouvrage, Molfese en dresse une liste qui occupe une dizaine de pages.

En fait, cette liste est incomplète. D'abord, on s'en doute, parce que de nombreuses petites bandes peuvent n'avoir laissé aucune trace de leur existence. Ensuite parce que Molfese n'a pas inclus dans sa liste les groupes, imposants et tumultueux, qui commirent les "réactions" de la fin 60 et du printemps 61. Le terme renvoie à la nature para-politique de ces mouvements et non à leur organisation. Il me semble révélateur que les contemporains n'employèrent pas à leur propos les termes habituels de bande (ou, pour la Calabre -comme pour la Sicile- de comitiva). Ces "réactions", qui réunirent souvent de 1000 à 3000 personnes, s'apparentent tout à la fois à une jacquerie et au brigandage proprement dit puisque, je l'ai dit, de nombreux chefs de bandes se révélèrent pour la première fois en de telles occasions.

Molfese énumère près de 400 bandes proprement dites. J'ai regroupé ses indications sous la forme d'un tableau qui permet d'avoir une idée de l'importance respective de chaque type de bandes. J'ai naturellement respecté les cadres régionaux distingués par Molfese.

Que dire de tels chiffres si ce n'est d'abord -comme Molfese en convient volontiers lui-même- qu'ils doivent être maniés avec la plus extrême prudence. Les effectifs de bandes étaient très fluctuants, au gré des saisons mais aussi des regroupements ou des séparations. Deux exemples empruntés au précédent tableau prouvent l'imprécision de nos statistiques. Les chiffres concernant la Calabre paraissent aberrants puisque Molfese n'y a recensé qu'une grande bande et trois moyennes. Ces chiffres deviennent plus crédibles quand on sait que s'y ajoutent une soixantaine de bandes d'importance indéterminée. Pour l'ensemble du Mezzogiorno et des années 60, cette catégorie est de loin, hélas, la mieux fournie (235/388). Il ne paraît pas illogique toutefois d'admettre que ces bandes devaient être le plus souvent peu fournies.

Ces réserves faites, on est frappé par l'importance des grandes bandes (1/12 du nombre total ; 1/4 des bandes dont les effectifs sont connus avec une précision relative). Elles étaient d'autant plus dangereuses qu'elles étaient constituées de cavaliers, que la discipline y était la plus grande et l'armement le plus moderne et le plus homogène. Leurs raids étaient aussi dévastateurs que spectaculaires.

Comment agissaient les bandes ? Quelle que soit leur importance, la dorsale des Apennins, alors très boisée, constitua toujours leur terre d'élection, parce qu'elle était propice à la fuite ou au repos. Mais que faisaient les brigands quand ils quittaient leurs "bases" de la montagne ?

Lors des "réactions" du début, les agissements des paysans et des brigands furent ainsi décrits par Marc Monnier s "Vols, rapines, propriétaires attaqués, enlevés, ennemis rançonnés, et tués vite s'ils ne payaient pas rançon, hameaux envahis, postes désarmés, fleurs de lis substituées aux croix de Savoie, maisons dévalisées et souvent incendiées, archives brûlées, prisons ouvertes, et fuite précipitée à l'approche des troupes avec un renfort de détenus évadés et de villageois pillards, tout cela au cri de : "Vive François II, telles sont les expéditions des brigands, toujours les mêmes" (23). A cette description il convient d'ajouter deux précisions. Monnier oublie de mentionner que les "réactions" furent parfois assez fortes pour occuper quelques heures ou quelques jours des villages ou même des villes (telle Melfi occupée par Crocco au printemps 61). Ensuite, il faut dire que les possédants attaqués étaient presque tous connus pour leurs sympathies libérales, réelles ou supposées.

En outre, Monnier s'est quelque peu trompé en affirmant que les expéditions de brigands étaient "toujours les mêmes". Au fur et à mesure que le "parti" bourbonien perdit le contrôle du brigandage" ce dernier cessa d'opérer des distinctions qui, sans doute, ne lui étaient pas très "naturelles" : tous les possédants -qu'ils fussent "bourboniens" ou "libéraux"- furent frappés, par le vol ou le massacre de leurs troupeaux, la destruction des récoltes, ou, plus gravement encore, par les rapt, les chantages, les assassinats. Les pertes furent innombrables. Par exemple, pour la seule région de Melfi et pour la seule année 1863, on compta 432 meurtres, 454 chantages, 73 assauts de courriers, sans parler du vol ou de la perte de quelque 11000 têtes de bétail. Encore cette statistique ignore-t-elle d'autres formes de violence aussi diverses que les viols, les mutilations ou les incendies de bâtiments agricoles.

Mais comment ne pas conclure sur la violence subie par les brigands eux-mêmes qui comme plus tard les émigrants appartiennent eux aussi au "monde des vaincus", celui de la paysannerie. La "grande peur" éprouvée par la bourgeoisie agraire du Mezzogiorno à l'époque du brigandage explique l'intensité et, souvent, la sauvagerie de la répression. Molfese a consacré à cette dernière des pages d'autant plus impressionnantes qu'elles ne s'accompagnent d'aucun pathos. U a souligné la fréquence des exécutions sommaires, avant, pendant (d'août à novembre 1862) et après l'état d'assaut proclamé par La Marmora. Les manutengoli, c'est-à-dire les complices présumés des brigands, furent arrêtés en masse, ainsi que les parents des brigands, jusqu'au troisième degré. Dans l'été 1863, la loi Pica confirma que les tribunaux militaires ne pouvaient infliger que la peine de mort ou, en cas de circonstances atténuantes, la prison à vie, aux brigands faits prisonniers. Elle confia à des commissions provinciales le soin d'assigner à résidence forcée les complices, les vagabonds, les inactifs... Ces commissions siégèrent jusqu'au printemps 64 et les tribunaux militaires jusqu'à la fin de 1865.

La répression fut terrible. Des sources officielles ont permis à Molfese d'établir que, du 1er juin 1861 au 31 décembre 1865, 13.853 brigands furent mis hors de combat (5212 tués au combat ou fusillés, 5046 arrêtés, 3597 s'étaient constitués prisonniers). Mais ces statistiques ignorent les premiers mois et les dernières années du brigandage. En outre, elles sous-estiment l'ampleur de la répression car d'autres sources officielles, moins globales, fournissent des chiffres plus terribles encore : ainsi, dans la seule Basilicate, en 28 mois (de janvier 61 à avril 63), 3500 brigands auraient été tués (2500 seraient morts au combat et 1000 auraient été fusillés).

On peut donc tenir pour assuré qu'au moins 10.000 brigands -et peut-être beaucoup plus encore- furent tués dans les années 60. C'est dire le caractère tragique de la vie dans le Mezzogiorno de l'Italie renaissante.

### **III. QUELQUES DIRECTIONS DE RECHERCHE**

S'il a considérablement enrichi notre connaissance du brigandage post-unitaire, l'ouvrage de F. Molfese ne prétend pas avoir épuisé le sujet. Beaucoup reste à faire pour une meilleure connaissance du brigandage italien au XIXe siècle. Le non-spécialiste que je suis peut sans peine indiquer trois directions dans lesquelles la recherche gagnerait à s'engager ou à progresser. Et un historien plus compétent pourrait facilement prolonger cette énumération.

Se contenter de poser, comme principe, que le premier s'explique par les secondes n'est guère plus qu'un truisme. Et on admet bien volontiers que la diffusion du brigandage dans les années 60 a correspondu à la rupture d'un certain équilibre économique. Mais, cela reconnu" on aimerait pousser l'analyse plus loin. Par exemple, l'ouvrage de Molfese suscite deux interrogations. Pourquoi se montre-t-il si discret à propos des rapports -pourtant incontestables- entre le brigandage d'une part, les activités pastorales et forestières de l'autre ? Question beaucoup plus fondamentale : faut-il accepter son hypothèse, selon laquelle le grand brigandage des années 60 serait à mettre en liaison avec le triomphe d'une économie de type capitaliste en Italie ? Si la thèse semble quelque peu excessive, reconnaissons qu'il manque au débat une donnée essentielle : nous ne savons toujours pas de manière précise quels furent l'ampleur et le rythme des modifications de la propriété et des structures foncières au XIXe siècle.

Une analyse résolument monographique nous permettrait certainement d'y voir plus clair. Dans le seul cadre de l'Italie péninsulaire, l'ouvrage de Molfese gagnerait à être

accompagné de monographies régionales. En effet, dans l'histoire du brigandage, la dimension régionale est toujours restée essentielle. Il est commode de parler de brigandage "méridional" ; mais il résulte en fait de la juxtaposition d'un brigandage calabrais, lucain, campanien, abruzzais, etc." Raison de plus pour dresser pour chaque région un tableau, aussi exhaustif que possible, des conditions favorables (ou défavorables) à l'essor du brigandage : conditions climatiques et orographiques, répartition de la propriété foncière, types d'exploitations et des pactes agraires, catégories des travailleurs ruraux, nature de l'habitat, éventuelle mobilité de la population, etc.

J'ajoute que, sans nourrir d'espairs excessifs on est en droit de penser que des sources nouvelles pourraient être explorées dans les archives provinciales (et notamment dans les archives de préfectures et de questures) et qu'elles combleraient ainsi certaines lacunes des séries conservées à l'Archivio Centrale dello Stato.

L'histoire démographique aurait aussi son mot à dire. Les responsables des deux grandes enquêtes agraires (l'enquête Jacini" à la fin des années 70 et au début des années 80 du XIXe siècle et l'enquête sur la paysannerie du Mezzogiorno à la fin de la première décennie de notre siècle) ont souvent suggéré que l'émigration aurait peu à peu remplacé le brigandage comme exutoire aux maux de la société méridionale : l'hypothèse est vraisemblable, mais devrait être confirmée par des enquêtes ultérieures.

L'ouvrage de F. Molfese concerne plus, en quelque sorte, le brigandage que les brigands. Je formule là un regret plus qu'un reproche. Molfese a bien conscience de cette lacune, imputable à l'insuffisance qualitative de ses sources.

Je pense toutefois que nos connaissances peuvent encore progresser. Tout d'abord, il est faux de penser que les brigands n'ont jamais laissé de témoignages personnels sur leur vie. Trop souvent les historiens partent du principe que tous les brigands étaient analphabètes : ces êtres frustes étaient donc incapables d'exprimer leur propre témoignage. La règle souffre en fait quelques exceptions. Je ne fais pas allusion ici au "journal" d'un Borjès ou d'un Tristany - ces aristocrates étrangers, devenus chefs de bandes, ne sont eux-mêmes que des témoins extérieurs- mais bien aux "mémoires" que des brigands, le plus souvent en captivité, ont pu soit rédiger eux-mêmes, soit "dicter" à un compagnon de prison plus cultivé. Tel Gasparone, qui avait exercé ses activités dans les années 10 et 20 du XIXe siècle, collaborant sur le tard de sa vie avec. Pietro Masi : ses mémoires rencontrèrent un joli succès de librairie, si bien que les voyageurs bien introduits vinrent en grand nombre, dans les années 50 et 60, visiter Gasparone, devenu un personnage, dans sa prison (24).

S'agissant du brigandage des années 60, je n'ai connaissance que de trois témoignages similaires, deux sont l'oeuvre de chefs de bande (25), le troisième d'un brigand du rang, si j'ose dire. A son sujet, il vaut la peine de mentionner que ce fut G. Salvemini qui sollicita, à la veille de la grande guerre, la publication des mémoires de ce modeste brigand (26). L'"histoire locale", on le voit, ne date pas d'aujourd'hui... Bien sûr, ce nombre de témoignages peut sembler ridicule, mais mon information est sans doute fort incomplète et, de toute manière, l'enquête devrait être élargie à l'ensemble de l'Italie et à la totalité du XIXe siècle.

Seuls quelques aspects de la vie des brigands pourront un jour être mieux connus. Ainsi, je doute que leur langage puisse être étudié (27). La "religion" et la "violence" des brigands sont deux aspects de leur vie qui, à l'inverse, devraient être cernés avec plus de précision.

En un sens, le thème "religion et brigandage" nous est connu avec une précision satisfaisante : l'attitude du Saint-Siège, de l'épiscopat et du clergé de l'ancien royaume des Deux Siciles, à l'endroit des brigands, a été étudiée par les historiens (28) ; il s'agit là de la seule dimension "politique" du sujet. Par contre, la "religion du brigand" pourrait être mieux connue. Nous possédons en effet à son sujet de très nombreux témoignages, systématiquement louangeurs ou inspirés au contraire par un anticléricalisme agressif. Il vaudrait la peine de les collationner et de les passer au crible de la critique. Il paraît difficile en tout cas de se satisfaire de l'image fort sommaire que nous offrent du brigand les historiens : sa religion, nous disent-ils, est empreinte de superstition ! Sans qu'on daigne nous préciser le plus souvent en quoi consistaient l'une et l'autre.

La violence du brigand a, elle aussi, suscité d'innombrables témoignages car elle fut l'objet de scandale et, plus encore, de crainte pour les partisans de l'Italie unie. Aujourd'hui, trop souvent, les historiens se contentent d'ironiser à propos des jugements manifestement inspirés par la peur de classe ; tels ceux d'un Massari, président de la commission parlementaire d'enquête, qui voyait dans les brigands moins des êtres humains que des "cannibales" et des "bêtes sauvages", ou d'un M. Monnier, esprit habituellement pondéré, qui parlait de "bêtes féroces". Ni de tels jugements, aussi caricaturaux qu'ils soient, ni la violence exercée contre les brigands par les soldats et les magistrats de l'Etat libéral, ne doivent faire oublier que les brigands furent accusés de recourir systématiquement à la violence. S'ils ne furent sans doute pas les seuls à violer et à torturer, on aimerait savoir s'il exista des formes de violence propres aux brigands. Par exemple, est-il vrai que les blessés non transportables étaient toujours achevés afin qu'ils ne tombent pas entre les mains des forces de l'ordre ? Doit-on vraiment sourire des accusations d'anthropophagie parfois lancées contre les brigands ? Il ne faudrait pas en tout cas qu'un sens mai entendu de compassion envers les victimes que furent aussi les brigands fasse oublier qu'ils exercèrent eux-mêmes une violence bien réelle dont nous savons encore trop peu.

Est-il exact, comme on l'a souvent écrit (29), que l'ensemble de la culture bourgeoise a forgé une image du brigand grossièrement négative ? Et que, inversement" la culture populaire a fait du brigand le sympathique défenseur des bonnes causes ? Ne doit-on pas prosaïquement supposer qu'à côté de chefs de bandes jouissant d'un véritable charisme, il en était d'autres redouté pour leurs violences ?

Les enquêtes déjà réalisées sur cette image du brigand sont assez décevantes : dépouiller la presse des années 60 n'apporte pas, de ce point de vue, des résultats bien neufs (30) étudier les brigands dans le roman historique est certes une fort bonne idée, mais quel dommage d'exclure de l'examen les romans historiques populaires (31) ; consacrer quelques bonnes pages à Musolino, le dernier grand bandit populaire du XIXe siècle, n'est pas inutile, mais le héros choisi représente un cas extrême (32).

Mais il y a bien d'autres voies à explorer. Certaines enquêtes pourraient s'appuyer sur un matériel considérable : je pense à l'iconographie ou aux récits de voyage (33) ; mais il n'est pas certain que se dégagerait de telles enquêtes une image qui ne soit pas stéréotypée.

Deux thèmes méritent, je crois, une particulière attention. On sait que l'anthropologie criminelle (avec Lombroso, Ferri, Sergi, Niceforo), dans le dernier quart du XIXe siècle, a donné du délinquant en général, et du brigand en particulier, une image profondément négative : celle du brigand-né, féroce, primitif, sanguinaire (34). Mais cette image fut-elle

aussi caricaturale qu'on le dit généralement en citant quelques formules particulièrement malheureuses de Lombroso ou de Niceforo ? Il faudrait, je pense, s'en assurer. Ce qui ne devrait pas exiger un très grand effort, s'agissant d'une documentation imprimée de type traditionnel.

Le thème par lequel je terminerai est celui du brigand-héros populaire. Thème important, sans conteste : il suffira de rappeler que Gramsci, lui qui déplorait la faiblesse des traditions proprement nationales de la littérature populaire italienne, faisait deux exceptions : pour le roman populaire anticlérical et pour les biographies de brigands, quitte à déplorer leur médiocre valeur littéraire (35). Les contemporains eux-mêmes furent bien conscients de la popularité de certains brigands, attestée par l'iconographie (36) et par la littérature populaire. Stendhal nous a parlé de "la popularité de ces petits poèmes qui racontent avec chaleur la vie des brigands les plus renommés". Plus tard, M. Monnier a évoqué avec quelque condescendance ces "épopées de carrefour" qu'étaient ces poèmes rimes que récitaient ou chantaient les cantastorie. On s'en doute : le problème est ici de retrouver des matériaux aussi fragiles, le plus souvent écartés des rayons des bibliothèques publiques. Je pense que les fonds dits de "Littérature populaire" conservés au Musée des Arts et des Traditions populaires (Rome) pourraient constituer le point de départ d'une recherche difficile, mais fructueuse.

## NOTES

(1) Elisée Reclus voyait dans le brigandage "l'un des grands fléaux de l'Italie méridionale" (Nouvelle Géographie Universelle, tome I, L'Europe méridionale, Paris, Hachette, 1875, p.505).

(2) On notera qu'en fait les effectifs de la Vie Armée atteignirent presque la moitié des effectifs totaux de l'armée italienne.

(3) Bien que les contemporains l'aient parfois employée. Elle figure par exemple dans un memorandum rédigé au printemps 1862 par un groupe constitué de députés de gauche.

(4) Braudel, qui d'ailleurs cite en note le titre du livre de Levi dans la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, 2e éd., Colin, 1966, 2e tome, p.85, écrit lui-même : "Le banditisme c'est tout d'abord une revanche contre les Etats établis, défenseurs de l'ordre politique et même de l'ordre social".

(5) Ainsi Enée voisine-t-il avec les philosophes néo-hégéliens de la Naples de la seconde moitié du XIXe siècle : tous seraient les représentants de "l'autre" civilisation, fondée sur l'Etat. (6) J'ai utilisé la dernière édition de cet ouvrage (Milan, Feltrinelli, 1979, 482 pages).

(7) S'agissant du brigandage post-unitaire" Groce d'un côté, Gramsci de l'autre seraient des "parrains" de choix...

(8) D'où le succès d'un livre comme celui d'Aldo De Jaco : *il brigantaggio méridionale. Cronaca inedita dell'Unità d'Italia*. Rome, Editori Riuniti, 1ère éd. 1969. Cet ouvrage est essentiellement une anthologie de documents, d'ailleurs bien choisis. Mais, quoi que prétende son auteur, il ne "complète" pas le livre de Molfese, accusé par De Jaco d'avoir négligé l'étude des brigands eux-mêmes.

(9) Yves-Marie Bercé, Les brigands italiens in *Les Temps modernes*, septembre 1980, pp.403-409. Il est vrai qu'un seul paragraphe, p.407, est consacré au brigandage proprement dit.

(10) A plusieurs reprises, Molfese oppose Carignan et Cialdini à Farini et Ponza di San Martino. Les premiers acceptèrent, au moins en principe, de faire appel à la collaboration des fractions les plus avancées de la bourgeoisie libérale, alors que les deux derniers s'y refusèrent toujours avec la dernière énergie et adoptèrent une politique très conciliante envers les anciens bourbonniens.

(11) L'acte d'accusation dressé par Alessandro Bianco di Saint-Jorioz in *Il brigantaggio alla frontiera pontificia dal 1860 al 1863* (Milan, 1864, 414 p. Réédité sous forme de reprint par l'éditeur Forni, de Bologne" en 1975) est autrement plus convaincant que la défense entreprise par Carlo Bartolini in *Brigantaggio nello Stato Pontificio* (Rome, 1897, 108 p. Réédité par Forni en 1979).

(12) Tel Oscar de Poli ; cet ancien zouave pontifical" combattant de Castelfidardo, écrivit dans *De Naples à Païenne, 1863-1864* (Paris, Dupray, 1865, 491 p.) : "...les brigands inscrivent sur leurs drapeaux : religion, légitimisme, nationalité. Comme nos pères vendéens, ils combattent et meurent donc pour Dieu, le roi et la patrie".

(13) En août 1863, dans une circulaire adressée aux diplomates italiens, le Président du Conseil Ricasoli s'indigna que l'on ose comparer de vulgaires brigands aux vendéens ou aux Carlites (Sergio Romano analyse cette circulaire dans *IL brigantaggio e l'Unità d'Italia*, Nuova Antologia, février 1974, pp.219-238

(14) Marc Monnier, *Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale*, Paris, Lévy éd. 1862, 255 p.

(15) Marc Monnier, *Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale*, Paris, Lévy éd. 1862, 255 p., p.47.

(16) *Ibidem*, p. 142

(17) Marc Monnier, *Naples et le brigandage de 1860 à 1864*, in *Revue des deux Mondes*, 1er avril 1864, pp.549-584.

(18) Giuseppe Imbucci, *Per una interpretazione tipologica del brigantaggio méridionale post-unitario* in *Ricerche di storia sociale e religiosa*, 1972, n°2, pp.377-383.

(19) Cet apport de l'étude de Molfese est d'autant plus intéressant que les deux pages consacrées par E.J. Hobsbawm dans ses *Primitive Rebels* aux bandes de brigands sont succinctes et imprécises.

(20) Les adversaires des brigands insistèrent naturellement beaucoup sur ce point.

(21) Borjès représente bien les premiers (M. Monnier publia son journal dans son livre, dès 1862 donc) ; le médiocre Théodule de Chirsten est un bon spécimen des seconds (Cf. son *Journal de ma captivité*, suivi du récit d'une campagne dans les Abruzzes, Paris, Dentu, 1866, 262 p.).

(22) M. Monnier lui-même le reconnut : "Les bandes furent toujours plus paysannes (...) Le vrai brigandage, celui qui persiste et qui reste, est indigène. Ce n'est pas une guerre de partisans, c'est une guerre de paysans" (*Naples et le brigandage*, art. cité, p.558).

(23) M. Monnier : *Le brigandage.... op.cit.* p.136.

(24) Le pauvre Gasparone fut souvent dépouillé de sa qualité d'auteur ou de coauteur. Par exemple, seul le nom de P. Masi apparaît sur la page de garde de la version française publiée en 1867 sous le titre *Le brigandage dans les Etats Pontificaux*, Emile Normand, pour sa part, pillait sans vergogne le travail de Gasparone et Masi dans *Les Brigands : épisodes de l'histoire du brigandage dans le royaume de Naples et les Etats romains*, Publications du journal *Le Siècle*, s.d., page pp.215-28.

(25) Il s'agit de deux chefs de bande de la Basilicata, Carmine Donatelli, dit Crocco, à la vie particulièrement aventureuse, et son bras droit, puis rival, Giuseppe Caruso. "L'autobiographie" de Crocco, en particulier, a fait l'objet de plusieurs rééditions.

(26) Ce brigand est Michèle di Gé. Salvemini publia cette *Autobiografia* d'un brigante d'abord en 1911 sous forme d'opuscule puis dans *Lares*, la première revue de l'ethnographie italienne (1914, pp.61-68, 163-174).

(27) L'ouvrage de E. Mirabella, *Mala vita : gergo, camorra et costumi degli affiliati con 4500 voci délia lingua furbesca* (1910) est le seul que je connaisse concernant le vocabulaire des "délinquants". Mais il ne s'intéresse qu'à la délinquance urbaine.

(28) On trouve beaucoup de précisions dans l'ouvrage de Bruno Pellegrino, *Chiesae rivoluzione imitaria nel Mezzogiomo Rome*, éd. di Storia e Letteratura, 1979, 219 p.

(29) Par exemple L.M. Lombardi Satriani, pp.54-55 in *il silenzio, la memoria e to sguardo*, Paler me, Seilerio ed., 1979" 314 p.

(30) Alfonso Scirocco, *IL brigantaggio post-unitario nella stampa italiana contempormea* (1861-1865), *Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, 1975, pp. 137-156. Du même auteur : *Il brigantaggio nella stampa quotidiana napoletana* (1861-1864), *Archivio storico per le provincie napoletane*, 1975, pp.231-185.

(31) Sergio Romagnoli, *Il brigante nello romanzo storico italiano*, *Archivio storico per la Calabria et la Lucania*, 1975, pp.171-2122. Cf. pourtant les pp.201-208, qui concernent des oeuvres plus populaires que celles précédemment étudiées par l'auteur.

(32) Sur le mythe Musolino, cf. Gaetano Cingarí, *Brigantaggio, proprietari e contardini nel Sud* (1799-1900), Reggio Emilia, Editori Meridionali Riuniti 1976, 280 p. Sur le mythe du brigand-justicier, passim, pp.87~88 (pages de caractère général); 39-41 (sur Fra Diavolo) ; 207-213, 235-237, 242-243 (sur Musolino).

(33) La littérature romantique a fait l'objet d'un travail d'ambition modeste de Niarfeix, *Le thème du brigand dans la littérature romantique*, Grenoble, T.E.R., 1969 dactylographié. Je n'ai pu prendre connaissance de la "dissertation" de Anne-Christel Recknagel, *Der Brigant in der italianischen Literature des 28. Jahrhun derts : ein Beitrag zur Sozial-und idéologie-geschiente des italianischen BUrgers-tums*, Brème, 1974.

(34) Pour un exemple précis des conclusions aberrantes auxquelles pouvait aboutir un anthropologue armé du positivisme le plus délétère ; cf. Niccolo de Ruggieri, *Indagine antropologica su la personality del brigante Giuseppe Nicolo Summa, detto Ninco-Nanco*, *Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, 1975, pp.231-233.

(35) A. Gramsci, *Quaderni del carcere*, Turin, Einaudi, 1975, 4 vol., LXVIII + 3369 p, cf. p.2109 et 2121.

(36) Monnier écrivait : "Maintenant même, dans bien des campagnes" contre les parois blanchies à la chaux des maisons de paysans, s'étalent de grossières lithographies qui rappellent les hauts faits de Mammome ou de Fra Diavolo. Le bandit ménageait les pauvres et attaquait les riches ; il trouvait partout des complices et des adhérents" ( Naples et le brigandage, art. cité, p.552).